

JULIE

1. " Pendant mes traitements de physio, ma famille devrait suivre une psychothérapie."

"Je suis plus grasse que ma mère et je suis jalouse d'elle. C'est important pour une fille de dix-sept ans de ne pas être trop grosse parce que les garçons préfèrent les minces." Julie parle toujours avec conviction. La gorge enrouée, son langage va au ralenti. Avant son accident, elle avait le timbre sonore et clair et le débit verbal rapide, comme celui de sa mère.

La main droite de Julie tire et pousse, du même côté, le haut de la roue de sa chaise. Le côté gauche de son corps est inutilisable. Son pied droit au sol, actionné par une semi-flexion du genou, l'aide à circuler. Julie a la crinière bouclée et marron, des picots roux aux pommettes, les yeux émeraude. La bouche est interrogative et débordante d'humour acide: "Ma mère me dit de maigrir, mais moi, je dis que c'est moins important depuis que je suis infirme!"

Entre elle et sa mère, la plus handicapée, selon Julie, c'est sa mère. Sa mère analyse tout, surveille tout, explique tout. Sa mère parle tout le temps, sans arrêt, un vrai moulin. Julie en a les oreilles défoncées. Il serait plus juste de ne parler que d'une oreille, puisque la gauche ne fonctionne plus: "Un psychologue m'a dit que ma mère souffrait de surprotection: moi je dis qu'elle souffre de superprotection agressive. Je me demande parfois si elle ne me reproche pas mon accident, comme si c'était de ma faute."

Margot, la mère, veut tellement que sa fille guérisse, se remette à marcher, que le trouble de la parole s'en aille qu'elle invente des traitements. La dernière trouvaille: la fin de semaine dernière, elle amène Julie voit un "ramancheur". Julie a trouvé l'expérience bien drôle et s'est laissée faire sans dire un mot, trop occupée à se retenir d'éclater.

Le rebouteux lui a tâté les muscles du cou avant de déclarer solennellement que Julie a un trouble nerveux. Il s'est ensuite informé de la motivation de Julie à travailler à sa réadaptation. C'est Margot qui a répondu pour sa fille. L'homme voit bien qu'un des deux genoux plie bien. Il s'en empare, retient son geste, le relâche, comme pour laisser croire que son toucher magique a agrandi l'angle d'extension.

Le rebouteux conseille à Julie de faire certains exercices spéciaux qui activeront la circulation du sang dans les doigts et les pieds. Il avertit la mère que les traitements seront très longs. Il la console en ajoutant que des progrès sont toujours possibles. Puis il invite les deux clientes à retourner le voir dans un mois. Margot croit au miracle, essaie tout, même les choses les plus illogiques. Elle aura tout fait et n'aura aucun reproche à se faire. Julie comprend que sa propre opinion n'a aucune importance. Elle laisse sa mère s'énerver et invoquer Saint Joseph.

Julie se dit qu'un petit voyage mensuel de ce genre, c'est pour elle une bonne distraction: "En autant que ma mère ne se mettra pas en tête de me faire promener dans tout le pays, à la recherche du meilleur guérisseur." Julie me dira plus tard: "J'espère ne pas aller jusqu'à l'hypnotisme et quant à me faire exorciser, je ne crois pas la chose bien nécessaire. Je n'ai vraiment pas envie de me faire extirper le mauvais qui se trouve en moi par l'imposition des mains, les rayons invisibles et des huiles spirituelles qu'on applique sur les parties que vous savez."

2. "Ma mère dit qu'un ordinateur, ça raisonne mieux que le meilleur des médecins."

"Le mois dernier, une de mes tantes s'informe de l'état de santé du motocycliste qui m'a frappée. Eh bien! Depuis ce temps-là, ma mère est continuellement enragée!" Julie me décrit alors tout l'attirail des projets de vengeance de Margot: il y aurait un livre à faire sur les différentes tortures qu'elle imagine avant la mise à mort.

Margot n'accepte pas que sa fille de dix-sept ans soit prise pour traîner la patte toute sa vie pendant que le responsable de cette misère, un jeune qui n'a eu qu'une fracture de cuisse, a recommencé ses balades sur une nouvelle moto. Margot devient parfois furieuse et vocifère à l'injustice. Quand elle entend le bruit d'un moteur, ses poings se ferment, elle jure et des larmes lui viennent aux yeux. Les remarques logiques du père mettent de l'huile sur la flamme. Elle le traite de fou: "Tu ne comprends rien!" Et **Julie d'ajouter: "Tout cela... à cause de moi.** Pourquoi avoir pris une nouvelle rue ce jour-là, pour revenir de l'école!"

Un jour, Julie demande à sa mère: "On dirait bien que c'est toi qui a été frappée par la moto." Julie avait envie d'ajouter: "Et ça donne l'impression que c'est la tête qui a été la plus touchée!" Julie se retient et ne dit que la première partie de sa pensée. La mère se met à crier et traite sa fille d'idiote. Julie ne comprend pas les raisons de cette réaction.

Une autre fois, Julie lui dit: "Maman, si la moto m'avait tuée les choses auraient été pires d'une certaine façon. Tout le monde aurait pleuré sur moi et ma dépouille mortelle durant quelques jours et bien entendu, je n'aurais rien senti. À mon âge, on meurt en laissant de beaux souvenirs... Mais d'une façon, les choses auraient dû se passer ainsi. Je ne serais plus là à t'écoeurer de ma présence, moi et ma chaise que je pousse d'un pied, moi et ma marchette sur laquelle je m'appuie comme si j'avais un poids de trois cents livres¹ sur les épaules!" Margot a cessé de bouger durant un long moment qui a duré une fraction de seconde, et comme si elle n'avait rien entendu, elle a demandé à Julie: "Veux-tu un café?"

C'est que la mère croit mordicus à la guérison de sa fille. Elle procède avec une logique qui mérite d'être signalée: "En fait, Julie, tu es seulement paralysée d'un côté. Si tu l'étais au complet, je dirais que tout est bien fini! Mais il y a de l'espoir puisqu'il te reste la moitié de ton corps. Si tu emploies au maximum cette moitié de pouvoir, un jour... tu seras complètement remise sur pied, comme avant!" Dans sa petite tête bouclée de future **cépégienne**, Julie a de la misère à comprendre sa mère...

¹. 300 livres: 136 kilos.

Comme la chose arrive souvent, la mère de Julie croit que les médecins sont en partie responsables de l'infirmité de Julie. Elle en est de plus en plus certaine mais elle ne peut rien prouver **que la médecine a fait une petite erreur quelque** part. Mais où? C'est quand même un docteur qui a sorti Julie du coma après trois semaines nébuleuses. Aurait-elle préférée que le réveil ne se produise pas? Julie est perplexe: "Ma mère dit qu'un ordinateur, ça raisonne mieux **que le meilleur des** médecins." Plusieurs médecins sont sans doute **d'accord avec** ce jugement.

Ce que Margot leur reproche, c'est le fait qu'ils n'aient pas demandé d'autres spécialistes en consultation. Cela est devenu comme une hantise dans sa conversation avec tout le monde même avec ceux qui ne sont pas au courant de ce qui est arrivé à Julie. Et quand celle-ci s'impatiente et dit à sa mère de se la fermer, la crise n'en est que plus coléreuse et longue. Et si Julie change de sujet ou regarde plus loin, Margot lui reproche son impolitesse et lui rappelle tout "ce que j'ai fait pour toi!"

Margot a entendu parlé d'une clinique aux États-Unis qui refait tous les examens au complet avec des instruments très modernes. Il paraît même que c'est un ordinateur qui tire les conclusions et qui prescrit les traitements appropriés. Il est bien clair qu'elle est prête à investir une fortune pour se rendre dans le Colorado avec Julie, y passer le temps voulu. Julie devient philosophe: "Cela me fera une autre petite vacance. Les voyages forment la jeunesse!"

"Je me demande si ma mère n'a pas eu en même temps que moi une fracture, moi dans mon cerveau, et ma mère, dans son jugement?" Julie s'interroge en vain. Il y a sûrement quelque chose qui cloche quelque part. Le médecin a suggéré à Margot de se reposer, mais elle a aussitôt répliqué: "Qui va s'occuper de Julie?" Le médecin a repris: "Mais... Julie elle-même!" Ma mère a de nouveau fait sa crise de nerfs. On dirait qu'elle veut jouer à l'héroïne-martyre avec sa fille blessée...

Julie **s'étonne et me dit le fond de sa pensée: "Si elle** veut recommencer à catiner avec moi, elle va frapper un noeud. Je vais lui sortir mes vieilles poupées du placard ou bien... je vais lui trouver du travail dans une pouponnière. Je commence à

être fatiguée de me taire... Vous savez que je ressemble à ma mère et dans les engueulades, je m'y connais..."

3. "Je n'ai pas très hâte de finir mes traitements et de retourner chez moi pour de bon."

Quand Julie me parle, je regarde le calendrier. Elle aussi. On est en juin. Ce sera bientôt le premier anniversaire de son accident. Julie revenait doucement de l'école. Sans savoir pourquoi, elle prend une rue nouvelle, hors de son itinéraire habituel. Elle venait de terminer le dernier examen de son année, Secondaire Quatre. Elle ne pensait pas qu'elle passerait une partie de l'été dans le coma.

Julie est rêveuse en regardant les chiffres des semaines...: "Je n'ai pas très hâte de finir mes traitements et de retourner chez moi pour de bon." La réalité familiale l'inquiète, malgré tout le courage qu'elle possède... Vus à partir du siège d'un fauteuil roulant, ses parents, ses amis, sa maison, sa rue, son école, prennent une couleur particulière et angoissante: "J'ai peur qu'on s'occupe trop de moi... Je ne suis pourtant pas morte."

Puis un motard a perdu le contrôle en prenant un coin de rue avec trop de vitesse. Il y avait une bonne vingtaine² de pieds de chaque côté de Julie. La motocyclette a choisi de grimper sur le trottoir et d'attrapper Julie de plein fouet, par en arrière. Elle a senti une grande douleur aux hanches avant d'entreprendre un vol plané qui se termina sur un camion de livraison **stationné tout près**. **"Alors, je n'ai pas été capable d'aller camper** avec mes amies et on devait partir, mes deux frères, moi et mes parents, pour un beau trois semaines à Cape Cod, à la fin de juillet."

Contrairement à sa mère, Julie n'éprouve aucune agressivité à l'endroit du responsable de son handicap. Elle avoue lui avoir pardonné tout naturellement: "Il ne voulait certainement pas me faire mal." Le gars est venu la voir très souvent,

². 20 pieds: 6 mètres.

confus, coupable, et dans l'impossibilité de réparer les pots cassés. Julie tire une conclusion: "Je suis devenue une fataliste. Mes amies ne comprennent pas mon attitude. Moi je le dis: ce qui doit arriver doit arriver." Julie ne cherche pas de raisons, ne veut pas qu'on en cherche à sa place et invite tout monde à l'imiter.

Julie a décidé de suivre sa mère au Colorado. Margot croit qu'on va opérer sa fille, lui faire des greffes et tout le tra-la-la. Julie laisse rêver sa mère. Elle sait depuis longtemps quel marche pour elle, c'est terminé. Toutes ces cérémonies qu'on s'appête à organiser autour de son handicap ne lui feront aucun bien, elle en est convaincue: "Ce séjour aux États va faire, j'espère, plus de bien à ma mère qu'à moi." Puis elle raconte une anecdote récente...

Margot et Julie sont assises sur leur galerie, il fait beau, elles fument tout doucement et regardent passer les piétons. Tout à coup, Julie commence: "C'est épouvantable. Regarde les gens passer. C'est épouvantable de les voir marcher aussi mal..." Aussitôt, la mère réplique: "Au moins, eux autres, ils marchent!" Malgré la chaleur du soleil, un grand frisson gelé a passé dans le dos de la fille. Julie se ressaisit: "Sais-tu, maman, que j'aime autant ne pas marcher du tout que de marcher mal de même..."

Julie est triste: "Elle n'a pas compris... Je serais prête à tout pour marcher... même mal!" Commentaire ironique après dix secondes de silence: "Ma famille a deux handicapés. Moi, je suis l'handicapée physique!"

4. "En physio, on voit les extrêmes: les partisans de la douleur et ceux de la douceur."

Julie ne se plaint pas de ses traitements. Elle trouve ses thérapeutes dévouées et pleines de gentillesse. Il est vrai que Julie a bien le tour de mettre le monde de bonne humeur. Julie croit qu'il existe deux sortes de physiothérapies. Et elle se demande bien pourquoi elle se lance dans ce genre de considérations.

Il y aurait donc, selon elle, la première sorte: c'est quand le patient fait des progrès après avoir enduré de la douleur. On tord, on étire, on frictionne, on fait fléchir, on pétrie, on écarte, on noue, on sépare, en un mot, on fait mal. Pour ce genre de thérapeutes, s'il y a douleur, c'est que la vie revient dans les nerfs.

Julie se souviendra toujours de Simone, la douceur même. Simone est petite, calme, parle avec une voix mélodieuse. Quand elle **sourit à son patient, ce dernier se sent devenir content** d'être avec elle. Elle bouge lentement en surveillant l'expression du visage de sa victime et elle s'immobilise en demandant: "Je ne voulais pas vous faire souffrir."

Julie commente: "Si je devenais physio, je choisirais la technique sadique... surtout avec ma mère comme patiente. En physio, on voit les extrêmes: les partisans de la douleur et ceux de la douceur. J'ai connu les deux. Ma première était grande, **musclée et athlétique. Elle ne faisait** rien sans y mettre de la force. J'aimais mieux l'autre, la douce, la tendre, celle qui comprend que le patient a peur, surtout au début."

Entre les extrêmes, Julie cherche une moyenne. Devenue elle-même capable de faire ses exercices, elle est parfois sadique pour son corps: "Et puis, je fais la masochiste et je m'aperçois que cela donne les mêmes résultats. C'est bien mêlant, la psychologie!"

Au début de sa thérapie, Julie était bien gênée de se trouver dans une grande salle remplie de plusieurs autres patients. Les grands matelas étaient pleins de monde. Les thérapeutes riaient de bon coeur, se racontaient des histoires qui auraient nécessité des explications pour que tous rient. C'est alors qu'elle s'aperçut que la physiothérapie, c'est un métier féminin. Habitée à se poser des questions, elle dit: pourquoi?

Elle croit que pour exercer cette profession, il faut avoir beaucoup d'instinct maternel, une chose qu'on retrouve moins souvent chez les hommes: c'est logique. Ensuite, il faut avoir beaucoup de patience pour plier et déplier un pauvre genou qui n'est même pas à elles, cinquante fois de suite, en gardant le sourire ou du moins en ne prenant pas une gueule de bois.

Selon Julie, il n'y a qu'une femme pour endurer le client qui hurle pour rien, qui s'enrage ou qui décide de ne rien faire

pour s'aider. L'exemple qu'a donné à Julie sa thérapeute de la douceur, semble avoir transformé le caractère de l'adolescente: après tout, qu'est-ce que cela donne de partir en guerre? de crier au meurtre parce qu'un maringouin t'a piqué ?

Julie est débordante d'admiration pour Simone: "Jamais elle ne m'a dit de fermer ma grande boîte. Elle avait le tour de changer de sujet. Au début, je ne parlais que de ma paralysie. J'étais comme ma mère avec son idée fixe, une obsession. Sans me le démontrer ouvertement, Simone m'a amenée à penser que nos propres malheurs, même racontés très vite, ça n'intéresse personne..."

J'oblige Julie à continuer car je sens qu'elle va dire d'autres choses intéressantes: "C'est bien certain, quand tu as mal au ventre, c'est bien grave pour celui qui l'a, mais celui qui est en forme, il ne veut rien savoir et c'est normal. Il s'agit de se mettre à la place de l'autre pour comprendre mon affaire. Mais ça fait du bien d'en parler surtout si l'autre personne est sympathique... L'important, c'est de choisir la bonne personne, celle qui n'est pas égoïste... Comment faites-vous pour faire votre métier de psychologue...? Êtes-vous parfois fatigué d'entendre les gens parler? En tout cas, si vous le faites, c'est que vous aimez cela. Ou bien, vous êtes malade: trouvez un bon psychologue... Ou bien, devenez chef de service, patron de quelque chose, celui qui fait travailler les autres "

Nous éclatons de rire. Son instinct de la bravade est un indice de bonne santé. Après une longue respiration, elle me décrit les salles de physio qui ressemblent, à son avis, à des chambres de torture. Elle me parle de sa timidité du début, obligée qu'elle était de s'exhiber devant toute cette bande d'étrangers farceurs et agaçants... avant de devenir comme eux.

Elle me parle d'un garçon qui pleurait parce qu'on le faisait forcer des bras, tout malheureux de voir qu'on ne traitait pas ses jambes mortes. Julie a essayé de l'aider mais le jeune homme lui a dit: "Tu ne comprends rien à mon cas." Pourtant, dans les **deux cas, les fractures corticales se situaient au même niveau. Julie l'a quitté en disant de façon très convaincue: "Si tu attends un miracle, tu vas être bien déçu. Il ne s'en fait plus maintenant, parce que la médecine a remplacé les pèlerinages."**

Julie est d'avis que si la personne handicapée ne se force pas chaque jour pour accepter son état, elle se réveillera un bon matin avec l'envie de s'acheter un fusil et une cartouche qu'elle se tirera dans la tête. Elle est incapable de me décrire le meilleur truc qui va permettre de résister à cette envie: tout dépend de chacun. Le principe est le même pour tous, mais les moyens diffèrent d'une personne à l'autre.

5. "Le meilleur moyen pour oublier son handicap, c'est de se bluffer un peu soi-même chaque jour."

"Saviez-vous que j'ai écrit à ma Commission Scolaire pour qu'on me change d'école en septembre prochain? Je n'ai pas encore retrouvé complètement mon ancienne main d'écriture, mais on me dit en ergothérapie, que je vais bientôt écrire comme avant. Oui je veux changer d'école, aller à l'école Sainte-Madeleine parce qu'elle n'a pas d'escalier. " Que voilà de la vraie débrouillardise! De sa main encore chancelante, Julie écrit lentement son désir et je suis certain qu'on va lui répondre positivement pour le satisfaire.

À la fin de mai, a eu lieu le bal de graduation des anciennes compagnes de Julie qui terminaient leur cours secondaire pendant qu'elle passait l'année à l'hôpital. Sans effort, elle est parvenue à se faire inviter: "C'était le temps de leur apprendre qu'un handicapé physique, ce n'est ni dangereux ni contagieux..." Contradictoire comme pas une, sa mère lui a servi mille et un arguments contre le projet. Le dialogue qui a suivi a été rapide et décisif. Julie a crié: "Je n'ai qu'une raison pour y aller, c'est que j'en ai le goût et pour moi, c'est un besoin!" Quand on prend Margot par autre chose que des arguments logiques, elle devient désarmée et c'est elle-même qui lui a fait la robe qui convient.

Quand Julie retournera en classe, elle ne veut pas de régime spécial. "Je n'ai pas demandé à être handicapée. Maintenant que je le suis, je ne demande pas à être gâtée..." Il n'y a rien de bien grave à arriver en retard à un cours. Elle roulera doucement vers sa place, sans faire de bruit puisque cette école

moderne n'a même pas de portes pour séparer les classes n corridor. C'est beau le modernisme! Et c'est bon pour les handicapés! Elle a tellement hâte de se retrouver avec des filles de son âge, de se retremper dans l'exercice intellectuel...

Julie ne regrette rien et elle souhaite des choses précises: "Ici, je n'ai pas à me plaindre, mais les gens de ma chambre sont plutôt âgées, elles me rappellent ma mère. Ce sont des dames qui m'aiment bien mais elles ont en moyenne une cinquantaine d'années.....

Elle a été surprise de se faire dire par une d'entre elles de ne pas fumer, rapport à son asthme. Frustrée sur le coup elle a bien pensé à son affaire et a trouvé que la dame avait raison: "J'ai décidé alors d'arrêter de fumer, pour ménager mon argent et mes poumons!"

L'an prochain, une fois son Secondaire Cinq terminé c'est le cégep qui l'attend. Son orientation se précise: elle met de côté les sciences pures et appliquées: "Vous me voyez dans un laboratoire avec ma main gauche qui a de la misère à se tenir toute seule!" Elle a grande envie de devenir une travailleuse sociale et espère se trouver de l'ouvrage ensuite, dans un hôpital ou une clinique qui s'occupe des handicapés physiques s possible avec les enfants: "Comme je ne suis pas tellement mariable, je veux faire la mère avec des enfants qui ne seront pas à moi. Ça va me faire du bien!"

Julie est toute contente de voir que le gouvernement veut employer des personnes aux moyens physiques restreints par que selon elle, le gouvernement doit donner l'exemple en tout: " Et je veux me spécialiser dans l'art de faire des entrevues. Ensuite je pourrai montrer aux infirmières, aux ergothérapeutes et aux physiothérapeutes, comment on procède avec les patients. Un peu de psychologie ne leur ferait pas de tort."

Julie m'a dit des tas de choses que j'ai oubliées en part et qui sont souvent la répétition de ce que d'autres patients m'ont signalé. Je suis tombé sûrement sur une bonne journée, car il y a des périodes où elle est peu loquace et retirée. Elle s'inquiète parfois pour des détails et devient un peu comme sa mère, acariâtre, abusive, voire même injuste. Mais elle a de bonnes raisons de cultiver, même inconsciemment, quelques petit défauts qu'elle ne demande pas mieux que de corriger.

Julie s'inquiète un peu de ce que la travailleuse sociale lui a dit concernant son orientation probable dans le domaine de la réadaptation physique. Elle lui aurait dit: "Pense bien à ton affaire. Tu as bien du temps devant toi. Est-ce une bonne **chose qu'une personne handicapée aide les autres qui sont dans le même état? Il me semble que ce doit être difficile!**"

Julie me demande si cela est vrai: qu'on est plus objectif quand on ne se tient pas trop près de ses problèmes. Je n'ai pas réussi à lui donner une réponse satisfaisante. Elle finit par me dire: "Le meilleur moyen pour oublier son handicap, c'est de se bluffer un peu soi-même chaque jour!"